

L'«Otium» et ses conséquences dans « la conjuration de Catilina » de Salluste

Par Amos Paluku Kibwana, Chef de Travaux à l'ISP-Oicha/Beni en RDCongo

Jean-Dominique Duandro Duzorot et Kambale Siriwayo Roger, Assistants à l'ISP-Oicha/Beni en RDCongo

Résumé

Aussi longtemps que les Romains étaient sages, se rendant dans la campagne dans leur domaine pour y travailler les champs, et retournant en ville pour un repos mérité, ils pratiquaient un loisir sain : l'«otium» cum dignitate, comme l'a appelé Cicéron. Mais hélas ! Voici que sous la République, avec quelques hommes assoiffés du pouvoir, de l'acabit de Catilina, Rome tombe dans l'aviilissement : la jeunesse surtout, qui prend exemple sur ces paresseux. La facilité, l'oisiveté, la paresse engendrent chez elle une indolence, la concupiscence, l'avidité et l'orgueil. Et de ces maux, découleront de nouveaux vices : le libertinage, le cabaret et la prostitution, bref, la perversion sexuelle. Et toute la société romaine y tombera, hommes et femmes. Cette funeste situation n'échappe pas à la leste plume de Salluste, le jeune historien, dans son œuvre la conjuration de Catilina.

Summary

Were as a long time that the Romans wise, going to the country in their domain to work there the fields, and returning in city for a deserved rest, they practiced a healthy leisure: l'«otium » cum dignitate, as Cicero called it. But alas! Here it is that under Republic, with some thirsty men of the power, of the sort of Catilina, Rome falls in the debasement: youth especially, that takes example on these lazy persons. The easiness, the idleness, the laziness generates at home an indolence, the concupiscence, the greed and the pride. And of these pains, will ensue of news vices: the wantonness, the cabaret and prostitution, brief, the sexual perversion. And the whole Roman society will fall there, men and women.

This fatal situation doesn't escape the agile feather of Salluste, the young historian, in his/her/its œuvre the conjuration of Catilina.

Date of Submission: 15-04-2021

Date of Acceptance: 29-04-2021

I. Introduction

Appréhender l'épaisseur sémantique d'un concept n'est pas toujours aisé car il n'existe pas de voie royale. L'on est souvent embarrassé quant à la méthode appropriée.

Des chercheurs, à l'instar de J.Marouzeau (1949) et J.Hellegouarc'h (1963) ont tracé des perspectives par diverses recherches de sémantique. Notre vision reste la même : comprendre certaines mutations des mœurs romaines au travers des manifestations lexicales.

L'esprit de cet article consiste à glaner dans ce vaste champ déjà ouvert en exploitant dans la conjuration de Catilina de Salluste, certains vocables qui touchent à la dépravation des mœurs. Ainsi, avon-nous jugé utile de nous pencher dans l'œuvre à l'étude sur les acceptions de l'« otium » et, chemin faisant, sur d'autres concepts qui semblent traduire ses conséquences.

Les difficultés que présente ce genre de travail est qu'il n'est pas tout à fait facile d'établir une frontière nette entre les vocabulaires traduisant des réalités apparentes. Néanmoins, la méthode philologique qui exige la lecture entre les lignes et la compréhension dans son contexte, a permis de cerner l'élément socio-culturel auquel référait chaque vocable.

Il n'est pas facile de définir les différentes valeurs que revêt l'« otium » romain. Néanmoins, l'étude des mœurs et du caractère romains révèle qu'il fournit des sens qui peuvent être ramenés à deux grandes acceptions. Lorsqu'on examine la question de près, l'on se rend compte que l'« otium », à date ancienne, constituait une notion noble et qu'il signifiait, pour le romain, un moment précieux de recueillement dans l'action.

En dehors de cette acception ancienne, si nous nous rapportons à l'historien Salluste, il y a lieu de noter que l'« otium », aux derniers moments de la république, a acquis une connotation négative qui découlait de la dépravation des mœurs romaines. Cette dernière a débouché à l'insouciance, aux désirs et à l'orgueil. Ces trois défauts donneront naissance à une perversion sexuelle, phénomène que Salluste dénonce avec regret.

II. L'«OTIUM» dans la conception générale

II.1 L'Otium dans l'histoire romaine

Pour saisir la signification de l'«otium» dans l'histoire romaine, il faudrait se référer à son étymologie. Otium signifie «paix, tranquillité» et s'oppose à «bellum» (A.ERNOUT et A.MEILLET 1932 :683). Il est d'origine militaire et occupe dans la civilisation et pensée romaines une place prépondérante car marquant la paix des armes (J.M ANDRE 1967 :599).

L'ancien romain était avant tout un guerrier, moins un combattant avide d'exploits individuels qu'un soldat discipliné, dont la redoutable efficacité provient de sa bravoure. Pour conquérir le monde, il était tout le temps en lutte. L'Otium désignait alors la période de paix qui succédait à la guerre. Car, aucune nation antique n'a étendu ses frontières aussi loin que la nation romaine, par le fait des conquêtes (TH.MOMMSEN 1966 :50).

Plus tard, «Otium» a pris étymologiquement d'autres sens, tels que « temps de repos, retraite, loisir... » et s'oppose ainsi à negotium (ERNOUT, A et MEILLET, A. 1932 :683) qui signifie «manque de loisir, occupation, activité».

«...si voluptatibus vestris otium praebere voltis, expergiscimini aliquando...» [C.C ; 52,5]

Trad : «... si à vos jouissances vous voulez ménager un loisir nécessaire, sortez enfin de votre engourdissement...»

Concept des plus complexes, l'«otium» a été au fil de l'histoire romaine, sollicité dans plusieurs sens. Notion apparemment négative chez Salluste, mais signe de culture et d'«humanitas» chez Cicéron (Otium cum dignitate), le statut de l'«otium» est de plus en plus réhabilité, au gré de nouvelles mutations de la société romaine. Car, souligne J.M.ANDRE (1971 : 229) «tout ce qui touche au loisir et à la villégiature, depuis l'époque de Pline, est sujet d'émulation littéraire en même temps qu'objet de curiosité morale». C'est ainsi que Fronton a proposé à l'Empereur Marc Aurèle un «programme de loisir» qui répond à «certains canons de la morale aristocratique et à un certain effort de stylisation littéraire» (J.M ANDRE 1971 :231) : il s'agit là d'un mélange d'«Otium villégiature» et d'«Otium litterarum».

Bien avant Fronton, est apparu à Rome, avec le «cercle des Scipions», un loisir d'ordre intellectuel ou politique, l'«Otium» tel que compris des origines à la victoire de l'hellenisme. L'œuvre de redressement moral d'Auguste a suscité de nouveaux efforts de redéfinition du vocable, dont l'acception a été ramenée au puritanisme ancestral». Chez Virgile, c'est la joie du labeur pacifique, le goût des paysages, la quête de la sérénité. Quant à Horace, il en fait de l'individualisme indépendant (J.M ANDRE, 1967 :600). De là, se dégagent nettement deux valeurs de l'otium romain. L'acception qu'en donne VIRGILE, et que mentionne J.M.ANDRE, traduit un art de vivre, un art d'être soi-même et rappelle les ancêtres romains. Chez HORACE, l'Otium désigne une vie de l'âme et de l'esprit et reflète, pour ainsi dire, la vie des contemporains de Salluste.

II.2 L'«OTIUM» dans l'acception sallustéenne

Dans le Catilina, Salluste fait de l'«Otium» rien moins qu'un des vices qui ont détruit la république romaine. Il le considère comme le synonyme de «Segnitia, ignavia» et le rapproche de «desidia» et de «socordia», deux termes de signification presque identique.

1. L'«Otium» et la «desidia»

Dans l'acception sallustéenne, «Otium» est proche de «desidia», et les deux termes peuvent se traduire par «inaction». Néanmoins, il conviendrait de noter que «desidia» ne peut être liée à «Otium» que dans la mesure où ce dernier est compris comme «inaction» ou «paresse» qui affecte le corps.

«...non fuit consilium socordia atque Desidia bonum Otium conterere...» [C.C ; 4,1]

Trad : «...mon projet ne fut pas de consumer dans la mollesse et le désœuvrement ce précieux loisir...»

A dire vrai, Salluste dénature délibérément l'«Otium». Il reprend du moins ce concept tel que saisi aux derniers moments de la république romaine, au sens où l'entendaient ses contemporains, c'est-à-dire celui de «desidia», caractéristique à Rome d'une vie oisive.

Marouzeau, J. (1949 :7) paraît aussi confirmer que l'ancien romain n'a pas connu la «desidia» quand il écrit que le peuple romain était agriculteur et tout romain digne de ce nom avait une maison de ville et une maison de champ depuis de longs siècles. Mais, à l'époque de Salluste, les jeunes gens, dans les campagnes, à la recherche de l'honneur, corrompus par l'amour de l'argent, s'étaient abandonnés à la vie oisive.

«Praeterea juvenus, quae in agris manuum mercede inopiam toleraverat, privatis aequae publicis largitionibus, urbanum Otium ingrato labori praetulerat» [C.C ; 37,7]

Trad : De plus, la jeunesse qui, dans les campagnes, n'avait, pour tout salaire du travail de ses mains que l'indigence à supporter, attirée par l'appât des largesses publiques et particulières, avait préféré l'oisiveté de Rome à un travail ingrat.

Il n'en est pas moins vrai également pour les nobles, partisans de Catilina, dont les finances étaient désastreuses et qui recherchaient la puissance et la richesse à la faveur d'une révolution.

« *Ceterum juvenus pleraque, sed maxume nobilium Catilinae inceptis favebat ; quibus in otio vel magnifice vel molliter vivere capta erat, incerta pro certis, bellum quam pecem malebant* » [C.C ; 17,6]

Trad : Au reste, presque toute la jeunesse romaine, surtout celle de la noblesse, favorisait les desseins de Catilina ; pouvant au sein du repos vivre avec magnificence et dans la mollesse, elle préférait au certain l'incertain, et la guerre à la paix.

A la suite de Salluste, Fronton, par exemple, présente la plèbe comme une population oisive. Seuls les esclaves et les affranchis, dit-il, travaillaient. Les hommes libres vivaient de l'annonce dans les provinces et les riches de la « sportule » sans rien faire. Par leur oisiveté, ils n'étaient plus que des bons à rien, abrutis par la fainéantise, contrairement aux romains d'autrefois qui ont conquis le monde par leur courage [J.LE Gall 1971 :266-277]

III. L'«Otium» et la « Socordia »

A côté de l'«Otium» désignant la paresse corporelle, existe un « Otium » qui renvoie à la mollesse de l'esprit ou de l'âme et qui peut être lié de ce fait à la « Socordia ». Cicéron lui oppose l'«Otium cum dignitate», « le repos dans l'honneur, le repos honorable [CL.Nicolet 1964 :148-150]. Cet « Otium » s'oppose à l'idéal « apolitique ». Car, l'on ne doit pas, dit-il, acheter la paix civile par le renoncement, d'où cette belle formule, « Otium cum dignitate »

Les fondements de ce repos honorable sont la religion, les auspices, le pouvoir des magistrats, l'autorité du sénat, les lois, les usages des ancêtres, les tribunaux, les jugements, la discipline militaire...

C'est ce genre de repos qu'ont pratiqué les anciens romains, au lieu de l'«Otium» confondu à la « socordia ».

« ...non fuit consilium socordia atque desidia bonum otium conterere... » [C.C ; 4,1]

Trad : « ... mon projet ne fut pas de consumer dans la mollesse et le désœuvrement ce précieux loisir... »

IV. Les vices cardinaux chez Salluste

Salluste résume en quelques couples de vocables antithétiques les passions et vertus du citoyen romain, confronté aux différents problèmes que suscitent ses aspirations.

Trois vocables semblent exprimer les passions cardinales qui ont modifié le désir de l'homme ainsi que le déroulement même de l'histoire de l'humanité : « desidia », « lubido » et « superbia ».

« ... Ubi pro labore **desidia**, pro continentia et aequitate **lubido** atque **superbia** invasere, fortuna simul cum moribus immutatur » [C.C, 2,5]

Trad : « ... Lorsque à la place de l'effort la paresse, à la place de la retenue et de la justice la passion mauvaise et l'orgueil se sont installés... »

1. La « desidia » : Ce terme désigne un épuisement résultant d'un long effort. Les Romains s'en servaient pour signifier le « repos d'une terre en jachère ». Dans une optique purement sociale, la « desidia » est la conséquence d'une dégénérescence politique ; c'est, pour ainsi dire, la consommation paresseuse, jusqu'à l'épuisement du produit des périodes antérieures, plus dynamiques (A.Lagarde et L.Michard 1962 :85)

A proprement parler, dans la conjuration de Catilina de Salluste, la « desidia » est une inertie qui s'apparente à de la « socordia » (se – cor, cordis : ne pas être de cœur avec), à de l'indolence, voire à de l'indifférence et à de l'insouciance. Cette notion s'oppose essentiellement au « labor » qui, selon J.Hellegouarc'h (1963 :248-250), est « l'un des aspects de la virtus », « proche de fortitudo et qui consiste en un « effort fait pour triompher des difficultés et des dangers ».

C'est une paresse née de la facilité et du renoncement coupable, qui n'en ressemble pas moins à de la complicité. Elle est presque synonyme, en ce sens, d'« imbecilitas », c'est-à-dire de la lâcheté. On pourra rapprocher ce vocable de desideo, ere, être assis, être oisif (cfr également deses, idis, oisif, inoccupé).

2. La « lubido » : De l'oisiveté (« desidia ») découle naturellement la « lubido », c'est-à-dire la tendance que peut avoir l'homme à donner libre cours à « ses passions » et à « ses impulsions immédiates » (J.Hellegouarc'h 1963 :259)

La « lubido » illustre les travers d'un caractère dépourvu de la « juste mesure », prisonnier de passions extrêmes : car, comme disaient les Romains, « in medio virtus ».

Les pulsions de la « lubido » identifient l'homme à l'animal (cfr... *pecona quae natura prona atque ventir aboedientia finxit*) en l'asservissant à des besoins primaires, dont la satisfaction n'exige point l'effort.

A l'activité débordant de l'homme qui cherche à s'assurer la maîtrise de son environnement (cfr *Quae homines arant, navigant...*), Salluste oppose l'oisiveté (« desidira ») et les pulsions animales (« lubido ») : asservi à ses instincts les plus bas, l'homme mène une existence médiocre, dont la fin n'illustre nullement son nom. Selon lui, l'homme s'élève vers la divinité quand il se rend maître de la « lubido ». Il y a lieu d'établir une conjonction sémantique, entre la « cupiditas » et la « lubido ».

« Cupiditas » signifie « désir », « convoitise », « passion »,... et s'oppose de ce fait à « continentia » qui désigne la modération des passions. Vertu profondément humaine, la « continentia » est traditionnellement attribuée aux ancêtres romains (J.Hellegouarc'h 1963 :260). A l'origine, nous trouvons à Rome un roi et un sénat formés aux époques les plus anciennes, par les chefs de diverses gentes patriciennes ainsi que par les comices, c'est-à-dire

les assemblées du peuple, et les gens vivaient apparemment sans passions. Salluste en fait mention et loue les qualités des ancêtres romains

« *Ogitur initio reges (nam in terris nomen imperii id primum fuit) divorsi pars ingenium, alii corpus exercebant, etiam tum vita hominum sine cupiditate agitabatur...* » [C.C ; 2,1]

Trad : Aussi, au début, les rois (car ce fut le premier nom qui sur terre ait désigné le pouvoir) se livrant à des goûts divers, exerçaient, les uns leur esprit, les autres leurs corps, alors la vie des hommes était exempte de convoitise...

A en croire Salluste, tout commence quand la quête des richesses a corrompu les Romains.

La substance qu'il nous a conservée est Catilina.

« *Animus audax, subdolos, varius, cuius rei lubet simulator ac dissimulator, alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus, satis eloquentiae, sapientiae parum* » [C.C, 5,4]

Trad : Esprit audacieux « Catilina », rusé, fécond en ressources, capable de tout feindre et de tout dissimuler, convoiteux du bien d'autrui, prodigue du sien, fougeux dans ses passions, il avait assez d'éloquence, de jugement fort peu.

La « cupiditas » qui pourrait être confondue avec la « lubido » est aussi un élément moteur de la transformation morale des Romains qui ont abouti ainsi à la dépravation des mœurs.

3. La « Superbia » : « Superbia » désigne « le sentiment de supériorité de celui qui a acquis les « divitiae ». « C'est le terme par lequel, écrit J.Hellegouarc'h (1963 :439), les romains les plus pauvres jugeaient le comportement à leur égard des riches, des magistrats... ». Ce fut depuis longtemps l'objet de plaintes de la plèbe.

« *Saepe ipsa plebs, out dominandi studio permata aut superbiam magistratum, armata patribus secessit* » [C.C ; 33,3]

Trad : Souvent le peuple, mû par le désir de dominer, ou soulevé par l'orgueil des magistrats, se sépara des patriciens ».

La « Superbia » a succédé à l'« aequitas », profonde et ancienne vertu romaine « *verum ubi pro labore desidia, pro continentia et aequitate lubido atque superbia invasere...* » [C.C ; 2,5]

Trad : Mais, dès que prenant la place de l'activité, de la tempérance, et de la justice, la mollesse, la débauche et l'orgueil se sont emparés de l'âme...

Salluste porte aux nues les romains d'autrefois et déplore le degré qu'avait atteint la corruption des mœurs à Rome. Bien qu'orgueilleux, dit-il, les ancêtres romains imitaient toujours les bons exemples.

« *majores nostri, patres conscripti, neque consilii neque audaciae unquam equere : neque superbia abstabat, quo minus aliena instituta, si modo proba, imitarentur* » [C.C, 51,37]

Trad : Nos ancêtres, sénateurs, ne manquèrent jamais de prudence ni de décision ; et l'orgueil ne les empêchait point d'adopter les usages étrangers, quand ils leur paraissaient bons.

V. La perversion sexuelle

Austères à l'origine, les mœurs romaines ont subi une profonde altération suite à l'«Otium» compris comme la « desidia » ou « socordia ». Peuple de paysans avant tout, dont la vie sobre, à l'époque royale, suscite de l'admiration, les Romains se laissent bientôt séduire par la débauche.

La femme mariée, honorée au départ comme mère de famille (mater familias, matrona) se voit libérée de contraintes de la tradition à la fin de la République et sous l'Empire et jouit enfin, dans le bon sens comme dans le mauvais, de l'émancipation.

Salluste fait usage d'un certain nombre des vocables pour dénoncer cette altération des mœurs romaines au fil de l'histoire.

1. L'« adulter » : A voir la fréquence avec laquelle le terme « adulter » revient sous la plume de Salluste, l'on se rend compte de la fragilité du mariage sous la République Romaine. Et aussi est ce parmi des individus pervers sans moralité aucune que Catilina recrutait ses « satellites ».

« *Nam quicumque impudicus, adulter, ganeo manu, ventre, pene bona patria laceraverat...* » [C.C ; 14,2]

Trad : Le libertin, l'adultère qui par l'ivrognerie, le jeu, la table la débauche, avait dissipé son patrimoine...

L'adultère est devenu un véritable fléau à Rome, en dépit des lois sévères des empereurs Auguste et Domitien y relatives. « Les femmes, nous dit Sénèque, ne comptaient plus les années par le nom des consuls, mais par celui de leurs différents maris ».

2. Le « ganeum, la « ganea » et le « scortum » : « Ganeum » ou « ganea » signifie « cabaret ». Il peut aussi signifier la « débauche ». Aussi, il convient de signaler l'emploi de « scortum » qui se dit d'une « femme de mauvaise vie ».

« *Nam ut cuius que studium ex aetate flagrabat, aliis scorta proebere...* »

Trad : Car selon le goût de leur âge qui dominait en eux, aux uns il procurait des courtisanes...

Catilina, lui dont le désordre sexuel était légendaire, n'hésita pas à faire de sa maison une « ganea ». Tous les jeunes qui la fréquentaient, à en croire Salluste, finirent par lui ressembler.

« Sed lubido stupri, **ganeae** ceterique cultus non minor incesserat : viri muliebria pati, mulieres pudicitiam in propatulo habere... » [C.C, 13,3]

Trad : Dans leurs débauches, dans leurs festins, dans toutes leurs dépenses, mêmes dérèglements : les hommes se prostituaient (comme des femmes), et les femmes affichaient leur impudicité...

3. Le « Stuprum » et la « turpitude » : L'une des formes des « amours coupables » est le « stuprum » qui désigne l'«infamie», « l'attentat à la pudeur », la « séduction ». Il peut aussi traduire chez les gens de mauvaise vie, le commerce sexuel. L'exemple idéal que nous offre Salluste est Catilina, qu'il nous présente comme un audacieux qui agit toujours contrairement à la loi. Rien, en effet, n'était sacré aux yeux du conspirateur...

« *Iam primum adulescens Catilina multa nefanda vestae, alia huicemodi contra ius fasque* ».

Trad : Et, en effet, livré dès son adolescence à d'affreux désordres, Catilina avait séduit une vierge de noble famille, puis une vestale et commit maints excès également contraires aux lois et à la religion.

Quant au vocable « turpitude », il exprime la honte, le déshonneur, découlant de la mauvaise vie.

« *Licuit nobis cum summa turpitudine in exilio aetatem agere...* » [C.C, 58, 13]

Trad : Nous pouvions, accablés de honte, trainer notre vie dans l'exil...

4. La « luxuria » et la « muliebra » : La « luxuria » désigne la « surabondance, l'excès, le luxe, la débauche... » dans la recherche du plaisir, souverain bien. Salluste l'associe souvent à « avaritia »

« *Pro his nos habemus luxuriam atque avaritiam,...* » [C.C, 52,22]

Trad : Au lieu de ces vertus, nous avons le luxe et l'avarice...

En ce sens, la « luxuriam », comme l'« avaritia » est l'une des causes profondes de la dépravation des mœurs romaines. « *Incitabant praeterea corrupti civitatis mores, quos pessuma ac diversa inter se mala, luxuria atque avaritia, vexabant.* » [C.C ; 5,8]

Trad : En outre les mœurs dépravées d'une ville encourageaient ceux que, entre eux, les pires et les divers maux, le luxe et l'avarice tourmentaient ».

Aussi, Salluste accuse-t-il la jeunesse qui, à cause des « divitiae », s'est livrée à la « luxuria » et à « l'avaritia »

« *Igitur ex divitiis juventutem luxuria atque avaritia cum superbia invasere* [C.C ; 12,2]

Trad : Ainsi, par les richesses, avec l'orgueil, la débauche et la cupidité envahirent la jeunesse...

La « luxuria » traduit le dérèglement de celui qui se met à l'œuvre sans savoir où il va s'arrêter. C'est ainsi que, dans sa première Satire comme dans sa seconde, Horace la qualifie de « manque de mesure de l'homme ». Les contemporains de Salluste avaient fait de cette notion négative une partie intégrante de leur vie. C'est là même que trouvent justification les dettes que contractaient les femmes prostituées associées à Catilina, quand l'âge avait mis fin à leurs avantages.

« *...Ubi aestrans tantummodo quaesturi neque luxuriae modum fecerat, aes alienum grande conflaverant* » [C.C ; 24,3]

Trad : « ...quand l'âge avait mis des bornes à leurs bénéfices sans en mettre à leur luxe, elles avaient contracté des dettes énormes ».

A l'emploi de « luxuria », on peut par ailleurs rattacher celui de « muliebra » que Salluste utilise dans un sens péjoratif pour désigner aussi les courtisanes.

« *Sed lubido stupri, ganeae ceterique cultus non minor incesserat : viri muliebria pati, mulieres pudicitiam in propatulo habere...* » [C.C, 13,3]

Trad : Dans leurs débauches, dans leurs festins, dans toutes leurs dépenses, mêmes dérèglements : les hommes se prostituaient comme des femmes, et les femmes affichaient leur impudicité ».

L'échantillon de « femme de mauvaise vie » que nous présente Salluste dans le Catilina est Sempronie, créature d'une audace virile dont les talents constituaient des instruments de volupté.

VI. Conclusion

A l'égal des théoriciens modernes de la littérature, Salluste considère qu'il est permis à l'écrivain et à l'homme d'action de s'immortaliser. C'est en cela qu'il doit être compté parmi les « visionnaires ». Il est clair que l'«Otium» dans l'acception de Salluste (ce que celui-ci dénonce avec regret), est en opposition avec le souverain bien qui, dit Sénèque, ne peut être atteint que par un être conscient, capable de juger et de tenir ferme dans son jugement. Le souverain bien, ajoute-t-il, ne consiste pas dans la jouissance physique. Les épicuriens le savent et en sont honteux, eux dont un des dogmes essentiels est la prééminence des plaisirs du corps plutôt que du jugement (P.Grimal 1967 : 398-399). Car, il y a entre le plaisir et la vertu une incompatibilité d'essence. L'«Otium» dont fait allusion Salluste dans le Catilina se trouve ainsi écarté de la vertu, qualité positive des ancêtres romains. Si l'on admet que le souverain bien consiste dans le fait de vivre en accord avec la nature, donc de jouir, en y ajoutant la vertu, il ya lieu de conclure que les romains d'autrefois ont connu ce qui touche au plaisir mais avec mesure et prudence.

Bibliographie

Les textes utilisés sont ceux des Etudes des Belles lettres, Collection des Universités de France Guillaume Budé :

Salluste, *La conjuration de Catilina*

- [1]. Andre, J-M, « Le « De otio de Fronton et les loisirs de Marc-Aurèle » », R.E.L., 49 (1971), p 228-261
- [2]. Andre, J-M, « L'Otium » dans la vie morale et intellectuelle romaine des origines à l'époque augustéenne », Paris P.U.F, R.E.L., 45 (1967)
- [3]. Ernout, A et Meillet, A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1932
- [4]. Grimal, P., « La critique de l'aristotélisme dans le Devita beata », R.E.L., 45 (1967), p.396-419
- [5]. Le Gall, J., « Rome, ville des fainéants ? » R.E.L., 49 (1971), p.266-277
- [6]. Marouzeau, J., *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, Paris, Klincksieck, 1949
- [7]. Mommsen, TH., *Histoire Romaine, Tome III*, Paris, 1966.
- [8]. Hellegouarc'h, J., *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, les Belles Lettres, Paris, 1963.
- [9]. Lagarde, A et Michard, L., *XX^e Siècle*, Paris, Bordas, Bruxelles, Asedi, 1962

Par Amos Paluku Kibwana. " L'«Otium » et ses conséquences dans « la conjuration de Catilina » de Salluste." *IOSR Journal of Business and Management (IOSR-JBM)*, 23(04), 2021, pp. 31-36.